

L'Homme qui descend en Amazone

« J'ai toujours été dans la rivière », assène Mike Horn. Vainqueur de l'Enfer vert, il repart bientôt pour la Chine.

Château d'Oex (Suisse) - Envoyé spécial - Alexandre Duyck

Quand s'étaient pointés les dauphins roses, Mike Horn avait déjà eu peur. Juste une présence invisible et terrifiante, ce corps qui vous frôle, « qu'est-ce que c'est que ce truc ? » L'eau de l'Amazone est si noire qu'y faire plonger sa main de quelques centimètres, c'est la faire disparaître, la perdre des yeux. Jacques-Yves Cousteau parlait ainsi du fleuve : « Une mer mobile d'eau douce, un cinquième pratiquement de l'eau de tous les fleuves du monde.

Le volume d'eau qu'il rejette à la mer, 200 000 m³ à la seconde, pourrait remplir le lac Ontario en trois heures. Son débit est douze fois supérieur à celui du Mississippi, seize fois à celui du Nil (L'Amazonie, 1985). Imaginez les milliards de tonnes d'alluvions que charrie le plus grand fleuve du monde. Imaginez aussi son obscurité, sa noirceur, son goût de terre.

Avec les dauphins, ils ont ensuite nagé côte à côte, une jubilation. Soudain surgit l'anaconda. La gueule d'un côté, la queue de l'autre, cinq à six mètres plus loin ... Celui-là est un petit modèle pourtant, au regard de ceux de dix mètres dont on dit qu'ils peuvent engloutir un enfant de douze ans. Le serpent se montre puis disparaît. L'anaconda a repiqué le corps dans l'eau, disparaissant forcément. S'approche-t-il du nageur ? S'apprête-t-il à s'enrouler autour lui et à l'entraîner par une trentaine de mètres de fond ? Non, il s'en est allé. Première confiance : « Là, j'ai chié dans mon froc ... » Il y aura d'autres frayeurs.

C'est loin l'Amazonie, loin d'ici, Château d'Oex, station de ski entre Lausanne et Neuchâtel, verte vallée. 1100 mètres d'altitude, des sommets qu'assombrissent l'orage, la Dent de Brenleire, le Vanil noir, 2400 mètres et des poussières. Une rivière en descend, la Sarine, lieu d'entraînement pour les descentes en raft. Mike Horn vit ici depuis huit ans, depuis son départ d'Afrique du Sud, son pays natal. Une jeunesse aisée de Blanc à l'écart des Noirs, des études réussies de marketing, un métier, de l'argent ... Confortable mais vaine existence, qu'il va quitter en faisant la fête. A 24 ans, Mike Horn réunit famille et amis et leur distribue sa vie d'alors, ses meubles, ses objets ...

Une chute de 22 m franchie à 120 km/h

Il file alors vers l'aéroport. Trois pays au monde lui sont accessibles, à lui le Sud-Africain sans visa, Israël, la Grande-Bretagne et la Suisse. Il prend le premier avion, décollage direction Zürich, découverte de l'Europe via la Suisse alémanique... Il ne parle pas un mot d'allemand ni de français, entend fuser les Keine Auslander ! « Pas d'étrangers ici ». Il veut travailler dans les fermes, on le jette dehors. On veut qu'il parte ? Direction Tel-Aviv, à pied et en stop s'il le faut ... Un automobiliste le prend à bord, pour quelques dizaines de kilomètres et l'héberge pour la nuit à l'auberge de jeunesse qu'il gère: Château d'Oex. De petits travaux à l'auberge traite des vaches, de bûcheronnage en menuiserie, il prend racine ici sans même s'en rendre compte. Epousera une fille de Nouvelle-Zélande installée dans la région qui lui donnera deux enfants, deux gamines âgées aujourd'hui de cinq et quatre ans.

Quand d'autres dise : « J'ai toujours été dans la charcuterie ou dans la construction... », lui assène, avec amusant accent mi-suisse, mi-anglo-saxon : « J'ai toujours été dans la rivière. » Il der moniteur de raft. Un sponsor le remarque : débute l'ère des premières expéditions. Il y a sept ans, Horn s'élanche en parapente du sommet du glacier péruvien Huascaran (6768 m) avant de descendre les torrents en radeau. L'année suivante, il collectionne les cascades des Alpes, affronte une chute d'eau de 22 mètres qu'il franchit à 120 km/h. En 1995, il descend les

rapides de la Colca, une rivière du sud du Pérou qui prend sa source dans les Andes, se déverse dans le Pacifique et fait le plus impressionnant canyon soit, deux fois grand comme celui du Colorado.

Cette fois, il a frôler la source de l'Amazone et commence à rêver. Piranhas indiens, caïmans... De l'enfance, le plus effrayant des cours d'eau le fascine. Il va se préparer à l'affronter durant trois ans, suivre plusieurs stages de survie là-bas, apprendre à se nourrir en pleine forêt. Le 10 août 1997, il s'élance de Camana, sur la côte pacifique au sud de Lima. Débute donc première marche d'approche jusqu'au sommet du Mont Misti, 5822 m, tout près de la source de l'Amazone, d'où il s'élancera deux semaines plus tard en parapente. Il marchera encore, 600 km au total, avant de plonger dans l'eau, son hydrospeed sur le dos.

Il récupère son matériel à coups de machettes

Avant d'arriver dans la forêt brésilienne, je n'ai jamais pu faire confiance à personne. C'est une vraie déception les gens ne vont rien faire pour toi, la vie est trop dur en Amazonie pour s'occuper des étrangers. » Un mois après son départ, Horn cache son matériel dans la forêt, le temps d'aller cueillir et chasser pour amasser des vivres. Lorsqu'il revient, deux jours plus tard, ses affaires ont disparu. Plus d'hydrospeed, plus de sac plus rien, à peine commencée l'expédition tombe en ruines. Il dira avoir ressenti une tristesse aussi grande que celle survenue le jour de la mort de son père.

Durant quatre jours, il erre à la recherche de son matériel et finit par croiser un petit berger gardien de lamas. Langage des mains, quelques mots de dialecte, l'enfant comprend, lui montre du doigt la direction à suivre, celle qui mène à la hutte de pêcheurs qu'habitent trois hommes, ses trois voleurs. Armé de sa machette, Horn, formé au combat lors de ses années sud-africaines récupère son bien. « Quand tu te prépares depuis trois ans, ce ne sont pas deux ou trois gaillards qui vont t'arrêter... ». Regagne la vallée, reprend sa marche. Mi-novembre, trois mois après son départ, il se jette à l'eau. El Nino l'y attend. Le phénomène climatique inverse les prévisions, transforme en rapides un cours d'eau présumé calme, l'eau monte, les 70 mètres de dénivelé par kilomètre font le reste. Des semaines plus tard, il trouvera l'Amazone à 7 mètres en dessous de son niveau normal.

Couché sur son hydrospeed, il progresse vite. Trop vite parfois. Il attaque mal une inévitable cascade, encaisse 600 m³ par seconde, 600 tonnes d'eau sur le dos, frappe contre la roche sa rotule fracturée trois semaines avant le départ lors d'un accident de voiture. Une opération et six mois de repos, avait diagnostiqué son médecin... Une palme s'envole, le genou se fracasse un peu plus encore, les chirurgiens suisses s'en chargeront plus tard. Survient un tourbillon. Trente minutes d'enfer : être aspiré vers le fond, remonter, happer un peu d'air puis couler encore. Il se voit mort. Le courant le projette soudain contre une roche couverte de mousse. Un fermoir de sa combinaison s'accroche dans la pierre, l'empêche de glisser. Il y reste longuement, réapprend à respirer ...

La neige recouvre déjà le Vanil noir, Noël sera là dans un mois. Chez eux, sur la carte punaisée au mur, sa femme déplace le pin's qui symbolise son mari. La balise Argos envoie chaque jour de rassurants messages, même quand tout va mal. Les enfants voient leur père avancer, se rapprocher doucement d'elles. Il exerce un drôle de métier : jamais d'horaires fixes. Parti des mois entiers, à leurs côtés des semaines de suite, à les emmener descendre un bout de rivière ou survoler la maison en parapente.

Noël. Leur démon de père vit dans cette rivière diabolique qui terrorise les Indiens Ashanincas aux enfants disparus si souvent, happés par caïmans et serpents, empoisonnés par l'eau qu'ils boivent. Horn a beau nager au milieu du fleuve, se fondre dans le liquide, les Indios le repèrent et le capturent. « Pour eux, j'étais un diable ». Il est emmené à Chicoso où vit leur chef. La sentence

tombe en espagnol, « muerte ! muerte ! » Perdu pour perdu, Horn joue avec leur superstition. Oui, il est un démon et cinquante autres le suivront pour dévorer les enfants.

Sauvé des Indios par sa balise Argos

Attaché à son poteau, Tintin échappa aux flammes en prévoyant l'éclipse du soleil. C'est aussi du ciel que surgit la grâce accordée à Mile Horn. « En manipulant mon matériel, les Indios ont activé le signal de détresse de ma balise Argos. Une fois le SOS capté, un hélicoptère péruvien a survolé la zone. Les Indiens ont eu peur des militaires, ils m'ont rejeté dans la rivière ... ».

Un doute, soudain. Et s'il fabulait ? A part de rares photographes qui le rejoignent à de rares moments, pour immortaliser la traversée, Horn restera seul durant six mois. Qui pour confirmer son récit ? Personne. Mais cet homme pourrait aussi raconter des duels gagnés contre fauves ou caïmans, des gorges d'anaconda tranchées d'un coup de machette. Il n'en est rien; seuls reviennent en mémoire les moustiques qui rentrent par la bouche, le nez et piquent les yeux. Alors, pourquoi ne pas le croire ?

On le pèsera à son arrivée. Son corps a tant souffert, ses pieds sont écorchés et gonflés, son visage et ses lèvres cuits par le soleil, ses cheveux cassés et blanchis, sa peau saigne au moindre contact. Mais il n'a perdu que cinq kilos, dévorant piranhas, fruits et rongeurs. Au menu ? Une grenouille déchiquetée en guise d'appât pour attirer les poissons qui se jettent dessus, grignotant en passant les 5 cm d'épaisseur de la combinaison de plongée sans le blesser. Ils finiront grillés au charbon et mangés en entier, arêtes comprises. Un goût quelconque.

De la viande aussi. Une escalope de capyabas, sorte de grosse marmotte aux dents aiguës, dont le goût ressemble à quel autre gibier ? Il éclate de rire: « A un vieux pneu brûlé ! » En dessert, des fruits, noix du Brésil, bananes... Tous ne sont pas comestibles. Truc infailible : placer un bout sous la langue pendant deux ou trois heures et attendre de voir si des maux de tête s'ensuivent. Lorsqu'il passera dix jours sans jamais sortir de l'eau, Horn emportera avec lui des stocks de nourriture, qu'il placera dans un sac étanche. Il ne sera jamais malade, jamais intoxiqué. Sauf au buffet de l'hôtel Hilton de Belem, quand les gâteaux engloutis lui provoqueront d'inoubliables diarrhées.

Grosse déprime les deux derniers jours

Le fleuve devient fleuve, s'élargit. On ne voit plus jamais les deux rives. Il dort de plus en plus dans l'eau, de mauvais embranchements l'obligent à faire demi-tour. Le courant est devenu si faible qu'il ne l'entraîne presque plus. Horn s'endort affalé sur son hydrospeed, la tête contre la coque. Au réveil, il a parfois fait demi-tour. De Pucalpa à l'embouchure, 5000 km et seulement 103 m de dénivelé... Il faut se fier à ses cartes, à sa boussole et à l'instinct, surtout à l'instinct. L'Amazone compte un millier d'affluents dont dix, selon Cousteau, sont plus grands que le Mississippi. A la hauteur de Santarem, il se perdra complètement pendant quatre jours. « Qu'il est grand ce fleuve ! ».

Il progresse lentement, essaye de compter les jours. Un magazine français écrit qu'il a même songé au suicide. « C'est n'importe quoi ! Tu crois vraiment que tu peux penser à ce genre de choses quand tu te lances dans une aventure pareille ? J'étais obsédé par l'arrivée, par l'envie de retrouver ma famille. C'est grâce à eux que je reviens à chaque fois... » Lors des premières semaines, il avait songé à l'abandon. Libéré par les Indiens, il est arrêté par des militaires péruviens qui lui interdisent l'accès à la « Zone rouge », où se réfugient narcotrafiquants et guérilleros de Tupac Amaru. « Maintenant, tu rentres en Suisse ! » Il négocie, montre son passeport tapissé de tampons officiels du Ministerio del Interior, simples visas en réalité. Il repart finalement après avoir récupéré ses hameçons, ses filets de pêche, son filtre d'eau que lui avaient volés des hommes de troupe... Les hommes lui donnent le cafard. Dans son journal de bord, il

dessine un trait, coupe la page en deux. A gauche : pourquoi arrêter ? Les réponses pleuvent. A droite: pourquoi continuer ? Une seule phrase, décisive : « Pour ne pas vivre un tel échec... » .

Il faut maintenant raisonner le chocolat qu'il avait emmené avec lui. De l'orgie du début, un carré par semaine, Horn est passé à un demi carré, puis un quart de carré. A 300 km de l'arrivée, le courant est inexistant, les palmes ne suffisent plus à progresser. Il faut acheter une barque à des Indiens et se mettre à ramer, le sac à l'avant, l'hydrospeed à l'arrière. L'arrivée se précise, il sent l'effet de la marée toutes les six heures. Les deux derniers jours, il déprime, comme une femme après son accouchement. Je me disais, « Ça ne peut pas s'arrêter comme ça. Tu dois retourner là d'où tu viens. ». J'ai freiné, tout arrêté. J'étais assis sur l'hydro, vidé, sans le moindre but. J'étais quoi, j'avais fait quoi ? Etait-ce si dur que ça ? Tout était maintenant du domaine du passé. ».

Il franchit la ligne imaginaire qui sépare Punta Tai Pu et Simao Grande, là où le fleuve se jette dans l'Atlantique. Il décrit la combinaison qu'il enlève, le sang qui coule, la puanteur qui envahit la chambre d'hôtel, le plafond forcément trop bas qui l'agresse. 171 jours après, il change à nouveau de monde, reprend l'avion, retrouve la Suisse où, à peine atterri, il écope d'une amende de 120 FS (env. 500 FF) pour excès de vitesse. Il rejoint son village, s'assoit de nouveau aux côtés de ces vieux paysans qui le traitent de fou, mais l'admirent quand il tire seul un énorme câble quand eux doivent s'y mettre à trois.

A la table de bois du café, les vieux écoutent par-dessus son épaule. Grosses chaussures noires à fermeture-éclair sur le dessus, pantalon de bleu de travail, casquette sur le crâne, eux qui ne sortent jamais de leurs fermes viendront assister à ses diaporamas. A sa femme, Horn, 32 ans, aura aussi promis que cette aventure amazonienne était la dernière de sa vie. A l'abri des déceptions, elle ne l'aura heureusement pas cru.

Dans quelques semaines, il repart en Chine, pour descendre des rivières. Et dans un an, il entame un tour du monde en solitaire en suivant l'équateur : traverser à pied l'Amérique du Sud, l'Afrique et l'Indonésie, en solo à la voile les océans Atlantique, Indien et Pacifique. Seul, treize mois à tourner autour de la Terre. A se parler tout haut, se faire traiter de fou et se hâter lentement de rentrer.